

BERNARD
GALAND
MELISSA
ROMAN

LN MAURICE
NADEAU

LES
LETTRES
NOUVELLES

I

Cela fait trois ans maintenant, et je continue à attendre un mot, un signe qui mettrait une fin à l'histoire d'Alexandre. J'attends, un peu comme on s'impatiente dans le dos d'un mourant; et c'est vrai, je voudrais presque qu'il soit mort : on ne dit pas d'un mort qu'il se tait.

Alexandre a commencé à se taire avant même de me quitter à l'aéroport, alors que nous approchions de Tunis. C'était le mois de juillet et le sirocco qui brûlait le Sahel s'infiltrait dans la voiture, rendant le trajet encore plus accablant. J'ai essayé de dire à Alexandre qu'il avait peut-être raison après tout, mais il m'a coupé avec agacement pour répondre que cela n'avait plus d'importance, qu'avoir raison ne servait jamais à rien. Puis il s'est enfermé dans son silence ironique, ce silence dont Mélissa avait su le délivrer un moment. Il n'a plus dit un mot jusqu'à l'embarquement, et j'ai regardé stupidement son avion disparaître, m'accrochant à quelques vapeurs de kérosène. Le sirocco a soufflé là-dessus, dissipant jusqu'à l'odeur de son départ, comme si le pays faisait le ménage derrière lui.

J'étais arrivé en Tunisie neuf mois plus tôt. J'avais voulu venir par bateau pour apprécier la distance, pour faire un vrai voyage en pensant à l'Afrique. Mais toute cette mer fut inutile : à l'époque je ne pensais qu'à Sylvie. Elle était partie sans un mot, sans une lettre, et j'avais gaspillé quatre années à traquer son souvenir dans notre appartement de Paris. J'y pensais encore après tout ce temps, même après le télégramme qui m'avait offert le poste d'architecte au Ribat de Monastir. Le papier bleu des télégrammes ! Celui-là me libérait du service militaire et dégageait un parfum tropical. Je l'avais reçu un matin, alors que j'essayais d'expliquer à une femme de hasard que je préférais prendre mon café tout seul. Les femmes du soir sont souvent fatigantes le matin, et celle-là fut chassée par les épices dans la rue, les musulmanes au pubis rasé, et la ligne de je ne sais quel équateur.

C'est en débarquant au port de La Goulette que j'ai rencontré Alexandre pour la première fois : il hochait la tête devant une troupe de chaouchs rigolards, à côté d'une grosse voiture verte qui le narguait de toutes ses portières déployées. A ce moment-là je ne fis pas autrement attention à lui. Je regardais les ordures qui flottaient sur la mer, reniflant ce qu'ils appellent l'odeur de l'Afrique : un peu de crasse et beaucoup d'olive. Autour de moi il y avait des grues menaçantes dans la chaleur, et je préférais les ports du Nord. On tombe tous dans le même piège : il suffit d'un bout de papier bleu pour rêver de cactus, de palmiers gras, et de vert sensuel.

En quittant les quais je vis encore Alexandre : il

jetait une cigarette d'un geste écoeuré pendant qu'on poussait sa voiture dans un garage minable.

Je ne pouvais pas savoir, alors, que cette voiture deviendrait une sorte de personnage nécessaire, au moins pour Mélissa. Sur le port ce n'était qu'une grosse chose plutôt laide, une de ces occasions ridicules qui traînent dans les parkings en attendant qu'un intellectuel égaré soit saisi par leur air de volcan éteint. Je ne pouvais pas savoir qu'Alexandre me la donnerait en partant et que je la garderais malgré des blessures évidentes et une lente agonie. J'ai dû l'abandonner à la casse la semaine dernière, et pendant que la machine la broyait et la pressait en un petit cube stupéfiant, c'était toute leur histoire que l'on rangeait dans l'oubli. J'ai entendu la tôle plier et le verre s'émietter ; cela faisait un bruit sinistre, comme s'ils étaient encore dedans.

Le taxi me déposa aux Affaires Culturelles, sur les hauts de Tunis, et je finis par trouver un responsable caché derrière un journal. En somnolant, il me fit signer un contrat.

— Comment puis-je me rendre à Monastir ?

— Il y a bien le train, dit-il d'un air ennuyé, mais les Français ne l'utilisent jamais. Prenez un « louage ».

En secouant son journal d'un air agacé il m'expliqua qu'il y avait un endroit pour les taxis collectifs, près de la place Fahrât Hached ; seulement il y avait toujours du monde, et j'avais intérêt à donner cent millimes à quelqu'un qui courrait à côté du « louage » dès que celui-ci s'approcherait, qui s'agripperait à la poignée de la portière, et qui le retiendrait pour moi.

— Au fond c'est très simple, dis-je doucement.
— Oui. D'autant plus que ça ne servira à rien.
Parce que toutes les routes sont coupées.

— Quelles routes?
— Toutes les routes vers le Sud. Il y a eu trop de pluie, les oueds ont débordé, et on ne passe plus après Sidi Bou Ali.

— Alors c'est inutile que je prenne un louage?
— Evidemment! lâcha-t-il comme s'il parlait à un enfant.

Je commençais à me sentir mal à l'aise, mais c'était sans doute la fatigue du voyage qui donnait à la logique cet aspect bizarre.

— Pouvez-vous me rembourser le voyage maintenant?

— Quel voyage?

— C'est marqué sur le télégramme, soupirai-je.

Il le lut à haute voix, avec un air méfiant : poste architecte Ribat Monastir — Voyage payé Tunis. Il sortit pesamment, mais quand il revint il m'oublia dans son journal. Ce devait être un jeu et je tins bon pendant un long moment. A la fin je murmurai quand même :

— Et mon télégramme?

— Quel télégramme? demanda-t-il en laissant ses yeux dormir.

Peut-être aurais-je dû donner cent millimes à quelqu'un, qui aurait couru à côté de lui dans le couloir, en s'agrippant à son bras, pour être certain que le télégramme ne se perde pas. Je quittai son bureau sans un mot, je me promenai autour des palmiers de la cour intérieure. D'où j'étais on entendait hurler les klaxons de la ville, je m'assis sur une

marche pour retarder le moment d'entrer dans le soleil. Je remarquai le bassin vide : il n'y a rien de plus déprimant qu'une fontaine sans eau. J'aurais dû protester, taper sur le bureau, crier dans les couloirs; ou plus simplement j'aurais dû regarder le responsable d'une certaine manière, il m'aurait remboursé le voyage en s'excusant. Haussant les épaules, je quittai la fontaine muette; depuis quatre ans Sylvie m'avait coupé l'eau, à moi aussi.

Tunis, sa chaleur, sa poussière sous la lumière blanche. Je me demandais soudain ce que je faisais là; après tout, un Ribat cela ne m'intéressait pas beaucoup, ce n'était qu'un ancien monastère fortifié, avec des remparts pleins de moines guerriers. Cependant j'aurais accepté n'importe quoi, et même de rajeunir des vieilles pierres, plutôt que de me consumer seize mois dans la rêveuse architecture des casernes.

Au consulat on m'indiqua un avion spécial qui reliait Tunis à Monastir, et c'est à l'aéroport que j'ai revu Alexandre. Il lisait « L'Humanité », je fus surpris : cela ne lui allait pas. Avec sa cravate, et l'ennui qui dormait sur ses traits, il avait l'air de celui à qui au restaurant on donne toujours l'addition. Intrigué, je me suis approché de lui :

— On reçoit « L'Humanité » en Tunisie?

Il me reconnut mais il n'eut pas une lueur d'intérêt dans l'œil. Il se contenta de me devisager une seconde, sans quitter son ennui.

— La preuve, dit-il froidement, et il reprit sa lecture.

Agacé, je m'écartai de lui. Le salon d'attente était agité : le flux des fausses nouvelles semblait répondre

aux inondations. Il y avait partout des Tunisiens qui se hurlaient à la figure, et j'avais l'impression gênante que tout le monde se disputait. Les femmes, énormes, étaient enroulées dans de grandes toiles blanches aux bordures effrangées dont le haut glissait constamment sur leurs cheveux huilés. Elles n'étaient pas belles, et pas gaies, dans leurs atours de couffins débordants et d'enfants criailleurs.

Dans l'avion, Alexandre s'assit à côté de moi et expédia les mots croisés de son journal. Il faut dire que les mots croisés de « L'Humanité » ne sont pas trop fatigants. Il ne paraissait pas dérangé par les cris qui s'échangeaient d'un siège à l'autre, mais moi je me sentais de plus en plus angoissé et je ne pus me retenir de l'interroger :

— Pourquoi se disputent-ils sans arrêt?

Il se tourna vers moi avec des yeux étonnés, et soudain il éclata de rire :

— Mais non! L'arabe est une langue qui s'arrache. Ils parlent, tout simplement!

Il continuait à me regarder en riant et peu à peu les petites lumières de l'avion me parurent plus confortables. Dehors la nuit était immobile, elle avait le goût de l'éternité, je me perdais toujours dans cette ombre-là; on appuie son front contre la vitre, on s'appuie contre la nuit, et on imagine un instant que Sylvie attend de l'autre côté du noir. En me secouant, je racontai à Alexandre mon humiliation au ministère.

— On perd toujours devant les imbéciles, dit-il enfin.

— Mais qu'est-ce que je devais faire?

— Il faut apprendre à rire de soi-même.

C'est à ce moment-là que j'ai remarqué son sourire : il était venu tout seul au bout des mots et semblait fatigué d'exprimer toujours la même raillerie.

— Qu'allez-vous faire à Monastir? me demandait-il.

— Je suis le nouvel architecte du Ribat.

— Coopérant?

— Militaire. Et vous?

— J'enseigne au Lycée de Monastir. Vous verrez, le Ribat ce n'est pas si mal. Vous y serez logé, d'ailleurs.

Il avait replié son journal et il allumait une cigarette. Je n'avais pas deviné qu'il était professeur. Il n'avait pas l'accent, cette manière de parler avec un cartable sur la langue, et quarante élèves au bout des lèvres. D'habitude ils ont une odeur de vieilles copies rancies, de polycopiés inusables, et de verbes jamais réguliers.

— Vous enseignez quoi?

— La philosophie.

— Vous n'avez pas d'ennuis parce que vous êtes communiste?

Il ne m'avait pas dit qu'il était communiste, et il me jeta un regard pour me signifier que ma ruse était un peu grosse.

— Pas encore. Et puis je porte une cravate, dit-il en souriant.

Comme j'insistais, il m'expliqua qu'en Tunisie le parti communiste était interdit mais que la censure avait ses paradoxes : chez les libraires on trouvait aussi bien « L'Humanité » que la littérature érotique. Le rapprochement m'amusa. Tandis qu'il parlait, je l'observais, ne sachant pas encore ce que je

pensais de lui. Il faut profiter de notre première rencontre avec les autres; on force brusquement leur intimité, ils se dévoilent par de petits gestes qu'ensuite on ne verra plus, dans la myopie de l'habitude. Alexandre avait une certaine manière de fumer en regardant pensivement la cendre rougeoyante, on ne savait plus s'il vous parlait à vous ou à sa cigarette; il souriait quand il ne fallait pas, avec ce pli de la lèvre qui mettait mal à l'aise; surtout, il s'arrachait difficilement de l'ennui qui lui plissait les yeux. J'inclinai à le trouver exaspérant; d'ailleurs il était exaspérant.

L'avion commençait sa descente vers Monastir, la nuit n'était plus du tout éternelle. Il y aurait les valises, l'hôtel, et il serait certainement trop tard pour trouver à manger.

— Vous n'êtes pas attendu, me dit Alexandre.

Non, je n'étais pas attendu. Bien sûr que non. Et j'étais soudain si égaré que je faillis lui dire que Sylvie ne m'attendait plus depuis quatre ans.

— Venez dîner à la maison.

En Tunisie, les coopérants sont des bourgeois tout neufs qui roulent en voiture, ne font jamais la queue à la poste, et habitent dans des villas tristes aux loyers insolents. Alexandre, lui, s'était installé dans un quartier arabe, et cela était ressenti par les autres comme une provocation. Il m'expliqua que, de surcroît, sa rue était surnommée le « Congo », mot péjoratif depuis que les Tunisiens étaient allés se faire tuer là-bas dans les troupes de l'ONU. Le « Congo », la poubelle de Monastir, avait mis un an pour les accepter mais aujourd'hui la rue veillait silencieusement sur eux.

Quand nous arrivâmes, une femme brune vint nous ouvrir.

— J'ai amené quelqu'un, dit-il en l'embrassant.

— Tu sais bien que je préfère être prévenue. J'ai peur qu'il n'y ait pas assez à manger.

— Entrez.

Il me rassurait, en me tenant par le bras.

— Catherine ne vivrait pas sans angoisses : comment vous appelez-vous?

— Boris.

Mais je dus attendre que sa femme lui demandât quelque chose pour savoir qu'il se nommait Alexandre. Il m'avait tout de suite quitté pour aller voir ses deux filles, Emma et Marie; elles dormaient déjà mais il ne me requit pas pour le traditionnel coup d'œil aux merveilles du sommeil. Quand il revint dans l'entrée, où j'étais resté bêtement entre mes valises, Catherine lui demanda avec inquiétude :

— Et la voiture? Elle est arrivée à Tunis?

— Oui, dit-il joyeusement, et elle est toute cassée.

— Comment ça?

— Les dockers s'en sont servi pour décharger, et ils ont maltraité les vitesses.

— Et ça te fait rire?

— Que voudrais-tu que je fasse? demanda-t-il en riant franchement cette fois.

— Tu seras toujours idiot pour ces choses-là.

— C'est dans l'ordre.

C'est dans l'ordre. Cette expression venait comme son sourire, avec le même sens ambigu. Est-ce qu'aujourd'hui encore il dit « C'est dans l'ordre » en haussant les épaules? Est-ce qu'il l'a dit à Mélissa quand

elle se plaignait des autres et de leurs regards trop lourds? Les autres, qui justement ne pouvaient pas supporter son sourire. Il le savait d'ailleurs; souvent il me disait qu'il connaissait leur agacement, mais qu'il n'y pouvait rien :

— Ils ont quelque chose à prouver, on dirait qu'ils veulent absolument me le prouver à moi.

Il racontait avec indifférence que beaucoup d'inconnus le détestaient d'emblée, dès le premier regard. Chaque année il vérifiait ce pouvoir dévastateur sur ses élèves : pendant la première heure de cours ils se regardaient consternés, et il fallait bien un mois avant qu'ils n'oublient cette impression catastrophique. Il disait cela en haussant les épaules, une fois de plus. Je n'ai compris vraiment que le jour de son départ, quand son regard s'est défait d'un seul coup, et même ce jour-là, c'était par le hasard d'une cigarette. Alors j'ai su ce qui s'agitait derrière son « C'est dans l'ordre! », mais évidemment, il était trop tard. J'aurais dû faire un peu plus attention : les musulmans, eux, n'étaient pas exaspérés par son air. C'était avant qu'ils n'aient à lui reprocher autre chose qu'un sourire.

Pour dissiper la gêne, Catherine m'avait fait visiter leur maison, qui était bizarre. Comme toutes les habitations arabes elle se refermait sur une cour, mais ici on était au premier étage, et la cour devenait terrasse, avec un côté abattu sur un escalier qui donnait vers un jardin. Cette fois je les avais, mes palmiers, et l'effet était immédiat le soir, sur cette terrasse où Alexandre avait disposé des lumières jaunes et basses.

— J'ai du whisky dédouané dans ma valise, dis-je.

— Bonne idée, dit Alexandre, ici les alcools sont très chers.

J'aimais bien sa manière d'être assis; depuis les Beaux-Arts, je voyais des formes partout, on aurait juré que le fauteuil avait été taillé pour lui.

— Comment êtes-vous arrivé là? me demanda sa femme.

— C'est-à-dire?

— Ici, en Tunisie.

— Je me suis fait avoir par Lawrence Durrell. Vous savez, Justine et Alexandrie, les coiffeurs philosophes, et l'amour en regret. Mélissa, Mélissa dans le silence de la mer, et tout le mystère caché en plein soleil. A vrai dire je ne savais plus très bien où mettre mes pieds et je suis parti dans un livre.

Ils avaient lu le *Quatuor d'Alexandrie*, et Catherine me regardait avec gentillesse pendant que nous parlions de Balthazar et de Nessim. Je regardais les rides qui lui affinaient le visage : elle ne savait pas masquer les sentiments qui la traversaient. Je la trouvais extrêmement belle, mais il y avait dans ses gestes une angoisse inachevée qui la rendait brusque. Elle savait toujours exactement où en était la respiration d'Alexandre et le traitait avec une sorte de sévérité. J'avais l'impression qu'ils se parlaient avec précaution.

— J'ai une élève qui s'appelle Mélissa, dit Alexandre, et c'est un cas : elle est blonde et sans Dieu.

— C'est un nom bizarre pour la Tunisie.

— Oui. Elle m'intrigue.

— On peut manger, dit Catherine qui se leva pour aller chercher du vin.

— Je ne savais pas qu'on enseignait la philosophie dans les lycées tunisiens, m'étonnai-je.

— Peut-être plus pour longtemps. L'Islam est à l'ordre du jour et ne supporte pas la concurrence. Ici la religion est collante, comme l'huile d'olive, et avec la même odeur forte. Quelquefois la rage me prend en plein cours : je n'ai pas l'habitude d'avoir des élèves de vingt ans aussi soigneusement enfermés dans un Dieu sans visage.

— Vous n'êtes pas tendre, dis-je en riant.

— C'est exaspérant, vous savez, cette croyance psalmodiée; on dirait la ritournelle d'un débile. Ils ont un mur au fond des yeux, et je promène mes concepts dans le désert du Ramadan. Au début ils ne voulaient pas me croire athée, ils s'imaginaient que j'étais juif ou je ne sais quoi. Maintenant, bon, ils me regardent avec pitié. Dans le fond ils m'aiment et voudraient que je découvre la vraie foi.

— On peut manger, répéta Catherine.

Je me levai, mais Alexandre avait eu un geste agacé, alors elle poursuivit en m'adressant un sourire un peu crispé :

— C'est fatigant de vivre avec un professeur, surtout quand il enseigne la philosophie. Chaque année il commence par se plaindre de ses élèves et gémit qu'il veut absolument changer de métier, devenir charpentier, ou n'importe quoi.

— Tu caricatures, dit Alexandre en souriant.

— Même pas. Et puis d'une semaine à l'autre, je le vois se laisser prendre. Un jour il tient absolument à me raconter son cours, et comment il les a fait rire. Une autre fois il est frappé par une dissertation qui

lui a plu; il faut que je la lise, et que je dise quelque chose!

— Mais ça doit être intéressant! ne pus-je m'empêcher de dire.

— La première fois oui; mais chaque année c'est la même chose. Il invite des élèves ici, il parle avec eux, je le connais pas cœur! Il a l'air dur, comme ça, mais ne vous y fiez pas; au fond c'est un boy-scout.

— Pas tout à fait, sourit Alexandre.

— C'est juste, dit Catherine froidement. Cette année on entendra parler de Mélissa.

A table, Alexandre buvait et mangeait beaucoup; son plaisir contrastait avec sa maigreur et ses gestes ennuyés. Tout au long du repas il parlait, parfois interrompu par Catherine qui lui disait, d'un ton énervé, de manger et cela faisait un petit silence inquiet. Ce soir-là je compris pourquoi on écoutait Alexandre, et comment, subitement, il n'était plus exaspérant du tout. On l'écoutait à cause de sa voix, qui était grave, froide ou chaude, et qui devait faire vibrer une salle de classe. A table il parlait comme il buvait, et son plaisir se répandait autour de lui. Catherine, elle, ne buvait pas beaucoup. Comme par hasard, la discussion roulait encore sur le lycée.

— Vos élèves savent que vous êtes communiste?

— Tout se sait toujours, mais ici on n'en parle jamais.

Avec Catherine non plus, on n'en parlait pas. « L'Humanité » avait servi pour les épluchures des pommes de terre, et de mon côté je préférerais certainement les frites à la controverse politique. J'avais trop bu et quand Catherine me proposa de coucher dans le lit du bureau, je fus content de rester pour dormir.

— Comment est la Tunisie?

— Comment la regardent les coopérants? me rétorqua Alexandre. Je ne vous dis rien, je ne vous connais pas encore.

— Vous verrez, ajouta Catherine, ce n'est pas Alexandrie.

Dans le bureau il y avait beaucoup de romans mais assez peu d'ouvrages de philosophie. J'aimais les livres, leur épaisseur était rassurante, et même avec une reliure déchirée, ils ne vieillissaient pas. Eux, au moins, ne nous quittaient pas. Je traînais un peu dans ces mots qui n'étaient pas les miens, avec une multitude de personnages jamais morts. Peut-être que Sylvie était morte? Avant de m'endormir j'eus le temps de penser qu'Alexandre ne portait pas la barbe et ne fumait pas la pipe : il existait donc des professeurs de philosophie sans symboles. Il était parti travailler quand je me réveillai, et il était si tard que j'avais laissé échapper mon premier matin.

Ce matin le soleil s'est levé d'un seul coup sur la mer en allumant le cimetière, pierres blanches dressées dans l'inutile. Je me suis arrêté d'écrire, et de ma chambre, en haut du Ribat, j'ai vu les fleurs de l'hôtel Esplanade se dresser pour un moment et l'homme de plage se mettre à arpenter le sable. A son début, le jour est sans bruits, la saleté se cache encore, et les odeurs hésitent. Les ânes entravés hument la liberté, pendant que les minarets, tous ensemble, appellent.

J'ai regardé les couleurs se réveiller, et d'abord le bleu, le bleu de l'Islam qui s'imposait à la mer encore grise, le bleu sur les portes des maisons pauvres. Et puis le blanc triste des terrasses usées par

le soleil, et bientôt le mauve écorné, henné frotté dans les mains des femmes. La poussière, lentement, a commencé à s'élever, et j'ai entendu éclater la criée aux poissons. Maintenant les radios hurlent leurs violons.

Le matin recommence toujours, mais Alexandre est parti, et comment puis-je dire ses matins à lui? Je ne sais pas de quelle démarche il se rendait au lycée, je ne sais pas comment il faisait rire ses élèves. Que leur disait-il, ce jour-là, pendant que Catherine me regardait boire mon café?